

L'amour n'est que souffrance

Le XX^e Siècle a-t-il tué l'amour ?

par POLA NEGRI

L'A poésie est morte. L'âpreté de la vie moderne l'a tuée.

Il fut une époque — il y a vingt ans à peine — où les femmes et les hommes trouvaient le temps de penser à l'amour, à ses ineffables douceurs, à ses joies enivrantes, à toutes ces choses qui rendent la vie moins triste, à toutes ces choses qui, seules, comptent ici-bas.

Hélas !... La jeunesse actuelle est trop trépidante. Elle ne sait que lutter pour le pain quotidien, et toutes ses forces sont aiguillées vers ce but unique qui l'hypnotise. L'Amour ? Billevesée pour ceux qui n'ont rien d'autre en tête.

Voilà pourquoi les mariages sont devenus si désastreux. On s'unit sans savoir grand chose, sans même rien savoir du tout, la plupart du temps, de l'art infiniment délicat d'aimer, et la course à l'argent, à peine ralentie par cet intermède, reprend avec d'autant plus de frénésie qu'il s'agit de rattraper le temps perdu. Où et comment ces malheureux auraient-ils appris ?

Vous qui doutez, qui protestez, qui croyez que mon affirmation est arbitraire, allez passer une semaine, une seule, à New-York, et vous serez assourdis, et vous serez atterrés... L'immense clameur de cette cité en folie, asservie par une idée fixe, vous poursuivra des nuits durant. New-York n'a qu'une passion. Celle de l'argent. Ses façades aux durs visages, dont les fenêtres sont autant d'yeux glacés, sont le symbole de la vie moderne qui a chassé l'amour des cœurs. New-York ignore le balbutiement de tendres aveux, la rougeur charmante de la jeune fille en émoi. New-York possède un lingot d'or à la place du cœur.

Certes, les mariages continuent à se conclure. La chair survit malgré tout. Mais qu'est-ce que cette pauvre chose, sans âme et sans les élans magnifiques d'un appel poétique ?...

La supériorité de l'être humain sur l'animal serait-elle vaine ?

Il est encore une autre raison, qui, depuis la guerre, a contribué à l'assassinat de l'amour. La disparition de la personnalité. Car la personnalité est une menace, au siècle de la standardisation et des machines. Celui qui ose aimer se détache immédiatement de la multitude, éprouve l'invincible besoin de se montrer différent des autres, et contrevient, par là même, à la loi inexorable qui régit l'époque mécanique. Il est aussitôt broyé dans l'infernal engrenage. Pas de distinctions. Tous sur le même modèle. La filière et le laminoir ont tâté



Pola Negri dans « Traquée », l'un de ses derniers films.

fait d'aplatir et d'étirer quiconque a cru pouvoir les éviter.

Il n'y a plus de grandes et magnifiques amours. Il n'y a plus de grandioses passions qui secouent l'humanité et forcent l'admiration.

Où sont nos Roméos et Juliettes, nos Tristans et Yseults, nos Antoinettes et Cléopâtres ? Ce tohu-bohu que nous appelons, fièrement, le vingtième siècle, ne laisse rien germer dans une terre qui, pourtant, ne peut être devenue stérile !... Mais l'Amour est une cause de désordre dans le monde tel qu'il a été organisé de nos jours, il ralentit le rendement des machines, il détourne, au profit d'une chose improductive d'argent, des cerveaux et des cœurs que l'on a réussi à asservir à la monstrueuse idole, le Travail.

Je pense avec mélancolie au roman tragique de la Duse, qui mourut d'amour pour le grand poète italien d'Annunzio. Je me trouvais à ses côtés, au moment suprême, et je n'oublierai jamais la pathétique grandeur du regard de la sublime artiste lorsqu'elle sentit l'approche de la fin qui devait rendre la paix à ce cœur tourmenté de passion. Un jour viendra où je révélerai le secret de ce drame, dont je connais les détails...

La Duse connut toutes les joies, toutes les douleurs de l'Amour. Elle ne regretta jamais le calvaire qu'elle gravit. Elle fut heureuse, car elle avait exprimé l'essence même de la fleur la plus merveilleuse.

On croit aimer, de nos jours. Est-ce de l'amour qui agite ces deux êtres, filant à toute vitesse en automobile au lieu de s'arrêter pour admirer l'émouvant miracle d'un crépuscule ?...

« Hâtons-nous, dit le jeune homme, qui appuie sur l'accélérateur. Oui, oui, c'est beau... Mais il ne faut pas arriver en retard à la cocktail-party de Joan !... »

Il n'y a plus d'Amour. L'ambition et la convoitise l'ont chassé de son trône. Il erre, éperdu, dans une triste solitude, et son carquois, lourd de flèches, pend inutile à son côté.

Personnellement, il ne m'a apporté que la souffrance. Mais souffrir, n'est-ce pas une des formes de l'Amour ?...

Pola Negri.

(Traduction de Henry-Musnik.)

Ce que les musiciens pensent de la musique de films

L'opinion de MM. Maurice Yvain, Raoul Moretti et Ralph Erwin.

L'ARTICLE que nous avons écrit sur la musique et le cinéma sonore nous a valu une abondante correspondance, et, il faut le dire sans fausse modestie, l'approbation des musiciens.

Maurice Yvain, le premier, auquel on doit tant d'œuvres charmantes et qui témoignent, sans emphase ni lourdeur, de tant de qualités musicales, nous a dit quelles difficultés rencontraient les compositeurs pour collaborer avec les metteurs en scène, et son regret que la musique ne fût considérée dans la plupart des films que comme un accessoire. Mais, ajouta-t-il, c'est toute la conception actuelle du film-opérette qu'il faudrait bouleverser chez nous. Et c'est une tâche énorme...

Raoul Moretti, le plaisant et populaire auteur du *Comte Obligado* et des chansons de *Sous les toits de Paris*, nous écrit : « C'est un scandale que de voir, par exemple, que dans la distribution de citations qu'on fait sur l'écran avant le film, on mette le nom du musicien, qui pourtant peut contribuer au succès de la production, après celui des enregistreurs de son, et des accessoiristes... Mais il y a mieux, il y a des firmes qui interdisent qu'on inscrive, sur l'écran ou sur le programme, le nom du compositeur... En Allemagne, on a pour la musique et pour le musicien — même quand il est Français — une considération que l'on ignore chez nous. La situation pécuniaire des compositeurs, comme Heymann ou Hollander, ou Stelz, est formidable de l'autre côté du Rhin. Et je ne vous parle pas des vexations qu'il faut subir, des chansons copiées sans qu'on vous demande votre avis, des modifications qu'on apporte aux airs que vous composez, sans vous en avertir... En réalité, le musicien est traité comme la cinquième roue d'un carrosse. Je ne dis pas par toutes les firmes, car je viens de faire avec Willemetz

et Mercanton *Il est charmant* dans des conditions très agréables, mais par la plupart des maisons de cinéma. »

M. Ralph Erwin a qui l'on doit *Ce n'est que votre main*, *Madame, j'ai ma combine*, et autres refrains à succès, nous fait entendre le même son pessimiste.

« La plupart des producteurs — Dieu merci, pas tous ! — nous écrit-il, admettent qu'il suffit à un film sonore d'ajouter deux ou trois chansons, qu'on fait chanter n'importe où, par une vedette qui n'est peut-être pas faite pour le genre de couplets qu'on lui donne, à plusieurs reprises et presque toujours au hasard.

« Il faut bien dire que si l'on ne fait pas confiance au compositeur qui a fait ses preuves on doit alors demander l'avis d'experts en musique légère. Mais on ne doit pas choisir dès les débuts du film, les refrains, en affirmant que celui-ci sera populaire, et que celui-là n'a aucune chance de succès.

« La musique est incorporée aux scénarios sans aucune logique. Et dans la plupart des cas, il vaudrait mieux qu'elle fût supprimée, car elle ralentit l'action au lieu de lui donner de la vie. Il ne suffit pas qu'un film soit bon, que la musique soit bonne. Il faut que l'un aille avec l'autre. »

Ces trois opinions identiques résument donc parfaitement la question. Le problème du cinéma sonore et de la musique ne peut pas être résolu d'une façon satisfaisante, puisque jusqu'à présent, dans la plupart des cas, il est mal posé, ou même il n'est pas posé.

La parole est donc aux responsables, c'est-à-dire aux producteurs de films en général, et aux metteurs en scène en particulier. Eux seuls maintenant peuvent nous dire ce qu'ils pensent faire. — René Bizet.



L'amour n'existe plus... Le croirait-on quand on voit sourire Pola Negri en compagnie de John Loder ?